

Culture : exister pour le Christ

**Notes de l'intervention de Davide Prosperi
à l'assemblée de l'Association Italienne des Centres Culturels**

Milan, 18 mai 2024

Je voudrais dire d'emblée que ce dont je vais vous parler aujourd'hui est le fruit d'un long travail de discussion sur le thème de notre présence culturelle, mené ces derniers mois avec ceux qui partagent avec moi la responsabilité du mouvement. Comme nous l'avons dit à plusieurs reprises ces dernières années, l'autorité permet un jugement qui est l'expression d'une communion. Un tel jugement intègre l'apport de mon expérience personnelle, vécue pendant de nombreuses années dans les lieux de responsabilité du mouvement, d'abord avec don Giussani, puis avec le père Carón et aujourd'hui dans le rôle qui m'a été confié dans notre compagnie.

Temps de récapitulation, discernement, renouvellement et relance missionnaire

J'aimerais partir des paroles prononcées par le pape François lors de l'audience du 15 octobre 2022 à CL : « Il n'a pas manqué de graves problèmes, divisions, et certainement aussi un appauvrissement dans la présence d'un mouvement ecclésial aussi important que Communion et Libération, dont l'Église, et moi-même, espère plus, beaucoup plus. Les temps de crise sont des temps de récapitulation de votre extraordinaire histoire de charité, de culture et de mission ; ils sont des temps de discernement critique de ce qui a limité la potentialité féconde du charisme de don Giussani ; ils sont des temps de renouvellement et de relance missionnaire à la lumière de l'actuel moment ecclésial, ainsi que des nécessités, des souffrances et des espoirs de l'humanité contemporaine ».

Partant de ces mots du Saint Père, je pense qu'il est évident qu'à l'intérieur du chemin éducatif que l'Église – au-delà de notre propre histoire – nous confie en ce moment historique, nous ne pouvons éviter une réflexion sérieuse sur les aspects qui caractérisent le rapport avec notre origine, avec ce que nous avons l'habitude d'appeler « charisme », y compris en ce qui concerne les contenus proposés dans les années passées et ceux que nous voulons poursuivre dans les années à venir. C'est pourquoi, je voudrais profiter de cette rencontre pour tenter d'exposer mes préoccupations concernant le thème de la culture qui est central pour nous. Et j'espère que cela contribuera également à clarifier mes insistances de ces dernières années qui n'entendaient pas "corriger" l'enseignement de celui qui m'a précédé – intention qui m'est souvent prêtée –, mais plutôt développer les termes d'un discours qui – comme le suggère aussi les paroles du Pape – nécessite une nouvelle étape.

Pendant les années où le mouvement a été guidé par le père Carrón, le jugement de fond, appelons-le ainsi, consacré à la présence culturelle s'est identifié avec une expression très efficace qui, comme nous le savons, a donné son titre au livre qui reprend une partie de ses interventions, convenablement retravaillées, qui a été traduit en plusieurs langues et présenté dans différentes parties du monde : *La beauté désarmée*.¹

Cette belle expression contient – je fais court pour des raisons de temps – le concept que la beauté est "désarmée" au sens où le témoignage gratuit d'une expérience marquée par la rencontre avec le Christ a en soi une beauté telle qu'elle est capable de toucher les cœurs, de convaincre l'autre que cela lui convient sans rien imposer, et en exaltant même sa liberté d'adhésion. J'y reviendrai d'ici peu.

En restant sur cette image, je voudrais cependant, faire immédiatement observer qu'il ne faut pas oublier que la beauté est toujours, d'une certaine façon, également "armée", comme j'essaierai de l'expliquer dans un instant. C'est, me semble-t-il, un aspect que nous essayons de retrouver et qui a peut-être un peu manqué dans notre discours sur la culture au cours de ces dernières années. Naturellement, il est inévitable qu'à certaines périodes, on souligne davantage certains aspects et qu'à d'autres, on mette l'accent sur d'autres. Le problème surgit lorsqu'un jugement particulier, ou donné dans un contexte historique particulier, est progressivement compris ou interprété de manière unilatérale. C'est ce qui s'est produit en partie, par exemple, sur la question de la culture, provoquant des incompréhensions et des divisions, spécialement chez ceux, nombreux, qui avaient vécu une période d'intense expérience de présence sur le terrain durant la période passée avec don Giussani. Il s'agit d'incompréhensions et de

1 J. Carrón, *La beauté désarmée*, Parole et Silence, 2017.

divisions qui ont des conséquences aujourd'hui encore. Bien, je voudrais d'abord dissiper un possible malentendu qui voudrait que l'on soit en train d'opérer une sorte de *damnatio memoriae* sur notre passé récent, ou même une suppression de l'enseignement des quinze dernières années. Au contraire, ce que nous essayons de faire, en partant précisément de la reconnaissance de la valeur objectivement positive de ce qui a été dit et fait jusqu'à présent, c'est de mettre en lumière, ou plutôt, d'élargir le regard sur l'ensemble de la proposition éducative de don Giussani, dans laquelle la présence culturelle a indubitablement un rôle fondamental. « Je vous encourage, donc, avec vos collaborateurs, à continuer le travail entrepris qui vise à préserver une vision intégrale »,² nous a écrit récemment le Saint Père.

La beauté est *splendor veritatis*

En quel sens alors la beauté serait-elle également "armée" ? Je commence en faisant observer que la beauté dont nous parlons, comme l'histoire nous le dit suffisamment, a suscité, et suscite, attraction et adhésion, mais aussi résistance et refus. Pourquoi ? Parce que la beauté, comme nous l'a toujours proposé don Giussani dans la tradition de l'Église est *splendor veritatis*, est splendeur du vrai et du bien : la beauté est la manifestation de la gloire du Christ et cette gloire, en resplendissant, ne suscite pas nécessairement toujours, seulement une attraction, mais elle peut également susciter de la répulsion selon la position du cœur de celui qui la rencontre. Et j'ajoute que, si la beauté ne brillait pas jusqu'à offrir une proposition qui est la proposition intégrale de la vérité du Christ, elle ne serait pas beauté du Christ, mais autre chose. Je veux dire par là que la beauté du Christ est aussi une épée, qu'elle attire et interpelle aussi, qu'elle défie, qu'elle blesse, et qu'en ce sens elle est aussi "armée" : non pas parce qu'elle a besoin du soutien d'"armes" extérieures (le soutien du pouvoir de l'État par exemple), mais parce que, par sa nature même, dans la mesure où elle fait resplendir le vrai et le bien, en s'incarnant, c'est-à-dire en se produisant, en se proposant, elle s'oppose aussi à nos mesures, au "monde".³ Elle nous interpelle donc, elle entre en lutte, en polémique avec ce que nous

2 « Lettre du Pape », Sainte Marthe, 30 janvier 2024, francais.clonline.org.

3 À propos des débuts de GS [Gioventù Studentesca : Jeunesse étudiante, *ndt*], don Giussani fait remarquer : « À cette époque, je me rappelais souvent la phrase, apparemment anti-œcuménique, d'un livre de monseigneur Garofalo, que j'avais lu lorsque j'étais encore au lycée et qui commençait ainsi : "Le christianisme est entré dans le monde en polémique avec le monde". [...] Parce que c'est comme ça aussi en moi, en nous : le christianisme est dicté ou arrive aux oreilles de notre cœur et de notre conscience en opposition, en contraste, en lutte, en polémique avec ce que normalement nous pensons, ce que normalement nous sentons, et avec la façon dont normalement nous nous comportons » (L. Giussani, *L'io, il potere, le opere [Le moi, le pouvoir, les œuvres]*, Marietti 1820, Genova 2000, p. 135).

pensons habituellement, en exigeant un amour pour la vérité plus que pour nous-mêmes, un amour qui implique toujours un sacrifice. La beauté ne perd donc rien de sa splendeur quand elle a le courage de se poser, de prendre position, peut-être même en opposition avec le monde, “forte” de la communion ecclésiale et des richesses de sa *tradition*. Et non seulement elle ne perd rien, elle se montre plutôt telle qu’elle est vraiment. D’où un important corollaire, ou conséquence : nous n’avons pas à chaque fois à tout recommencer depuis le début, mais nous pouvons construire sur une histoire qui nous a rejoints avec toute sa concrétude. Comme le disaient avec sagesse les hommes du Moyen-Âge, nous sommes des nains sur des épaules de géants. Car autrement, comment expliquer l’épanouissement de réalités, comme celles que vous représentez ici aujourd’hui, si la présence et le témoignage chrétien n’étaient que le fruit d’une force ou d’un engagement subjectif ? Il s’agit certainement d’une question *personnelle* – c’est vrai –, mais il est nécessaire d’ôter à ce mot toute l’ambiguïté potentielle qui pourrait le réduire à *individuelle* ou *individualiste*, selon un concept de “je” qui n’implique pas un “nous” comme conscience mature d’une appartenance. Car lorsqu’il manque ce “nous”, notre présence devient fragile et reste immature, comme nous l’avons dit aux Exercices de la Fraternité.

Une foi mature est une foi nourrie par l’amitié avec le Christ, qui s’exprime d’abord dans notre communion vécue, exercée et exprimée dans tous les aspects de notre rapport avec la réalité. Don Giussani, lors d’une rencontre avec GS en 1979 où il raconte sa première audience – qui venait d’avoir lieu – avec Jean Paul II, exprime ainsi ce concept : « La communauté est pour nous, par conséquent, l’expression d’une *réalité ontologique*, d’un être profond, d’une vérité réelle. C’est justement parce que nous sommes un que nous devons nous exprimer en fraternité, en communauté ».⁴

Lors de la Journée de début d’année, nous avons écouté les paroles de Benoît XVI : « Notre foi n’est vraiment personnelle que si elle est aussi communautaire ».⁵ De la

4 Don Giussani poursuit : « Mais la communauté, ce n’est pas se serrer les uns contre les autres. La communauté, c’est une dimension qui fait partie de moi. Même si maintenant je monte à l’étage pour m’occuper d’autre chose, je porte en moi, même si ce n’est pas de façon très détaillée, les visages de toutes les personnes avec lesquelles je suis, et je voudrais que toute l’Église ait cette conscience : ce serait la fin du monde. Car lorsque toute l’Église aura cette conscience d’unité et que tous les chrétiens seront réellement un, ce sera le miracle de la fin du monde, parce que tout le monde sera obligé de reconnaître. Mais il vibre déjà, ce miracle de la fin du monde, il vibre déjà chez deux personnes qui, en se rencontrant, perçoivent, se reconnaissent, parce que tous les deux ont la foi, et se disent : “Nous, nous sommes un, nous sommes ensemble, et donc nous affrontons la vie ensemble”. Mais même quand l’un est chez lui, quand l’un des deux est chez lui, il porte désormais ce rapport en lui. C’est-à-dire que la communauté et la fraternité sont une dimension que l’on porte en soi, c’est une caractéristique que l’on porte en soi » (Fraternité de Communion et Libération [FCL], *Documentation audiovisuelle*, Rencontre de GS avec don Giussani, Milan, 22 février 1979).

5 Benoît XVI, *Audience générale*, 31 octobre 2012.

même façon, dans l'intervention de 79 à peine citée, don Giussani reprend les paroles de Jean Paul II [qui cite *Evangelii Nuntiandi* de Paul VI] : « Évangéliser n'est pour personne un acte individuel et isolé, mais c'est un acte profondément ecclésial [...], un acte d'Église ».⁶ Giussani confirme : « Nous insistons beaucoup sur l'aspect communautaire, pourquoi ? Parce que, non seulement être ensemble donne de la force, mais surtout parce que c'est un devoir. La communauté, être ensemble, est l'expression de la communion ».⁷

Pourquoi une foi conçue de manière “subjective” est-elle critiquée par Benoît XVI et par don Giussani ? Parce qu'elle risque d'être vidée de son contenu en tant que vérité corporelle – pourrait-on dire –, c'est-à-dire de *Fait*, en finissant par être réduite à un sens religieux. La catégorie fondamentale du christianisme, que don Giussani défend avec tant d'insistance, à savoir la catégorie d'*événement*, risque ainsi de perdre sa consistance, étant facilement confondue avec l'émotion que les événements suscitent – bons ou mauvais peu importe, l'important est qu'ils soient évocateurs. Ce risque est très présent en nous aussi, comme nous l'avons déjà rappelé à la Journée de début année.⁸

Alors que c'est une foi mature – nous dit don Giussani – le vrai moteur d'une nouveauté de présence dans l'environnement, capable de générer non seulement des pensées et des discours dont les télévisions, les journaux, les réseaux sociaux sont remplis ... mais des *lieux*. Si vous vous rappelez, lors de notre rencontre il y a deux ans (Assemblée AIC 2022), nous disions qu'un centre culturel, au-delà des dimensions, est un lieu de rencontre. Mais pour qu'une rencontre puisse se produire, il faut une présence, le centre culturel est donc appelé à être un lieu de présence. Une foi qui murît, même au milieu de mille obstacles et même si elle est contrariée – quand elle n'est pas explicitement offensée –, génère progressivement des lieux où le jugement qui naît de la foi jette une lumière nouvelle, la lumière du visage du Christ ressuscité, sur les vicissitudes de tous les hommes et femmes de notre temps.

6 Paul VI, Exhortation apostolique *Evangelii Nuntiandi*, n. 60, 8 décembre 1975, in Jean Paul II, *Discours à la III^e Conférence Générale de l'Épiscopat latino-américain*, Puebla, Mexico, 28 février 1979.

7 FCL, *Documentation audiovisuelle*, Rencontre de GS avec don Giussani, Milan, 22 février 1979.

8 D. Proserpi, « La foi, accomplissement de la raison », *français.clonline.org*.

« Revenir aux aspects élémentaires du christianisme »⁹

Maintenant, permettez-moi d'exprimer quelques considérations sur ce qui me semble urgent en tant que notre devoir historique dans une action culturelle publique. En tant que membres d'un mouvement, ou plus simplement comme chrétiens, nous avons une mission : la vie nouvelle qui nous a été donnée par le Christ dans le baptême et a été ravivée dans la rencontre avec notre charisme, nous ouvre à un horizon universel dans lequel chacun devient une contribution indispensable dans le lieu concret où il vit. Quelle forme cette contribution doit-elle prendre ? La vie des premières communautés chrétiennes et leur activité missionnaire – comme les *Actes des Apôtres* nous le montrent – nous aident à répondre à la question. Nous voyons que s'y manifestent trois caractères, toujours coprésents et nécessaires.

Un christianisme attractif

Le livre des *Actes des Apôtres* raconte qu'un nombre toujours croissant de personnes adhéraient à la foi, attiré par la vie de ce groupe qui se retrouvait sous le portique de Salomon. Don Giussani écrit à ce propos : « L'Église a commencé comme cela, littéralement en "se laissant voir" sous ce portique de Salomon, en train de proposer aux autres une première apparition visuelle d'elle-même, une première perception qu'on ne peut éviter d'appeler communautaire ».¹⁰ La vie de ces premiers chrétiens, la charité fraternelle, la joie et la certitude avec lesquelles ils vivaient les circonstances quotidiennes de la vie de tous suscitaient estime et curiosité. C'était une expérience de vie qui suscitait une attraction. Par conséquent, chacun de nous est appelé à vivre et témoigner de la beauté et de la joie en Christ, là où il se trouve. Je lis dans *La beauté désarmée* : « C'est la mission fondamentale des chrétiens dans une société pluraliste : être soi-même, en témoignant de la nouveauté de vie qui naît de la rencontre avec le Christ. [...] "La contribution des chrétiens est décisive uniquement si l'intelligence de la foi devient intelligence de la réalité" (Benoît XVI) ».¹¹

9 « Non seulement je n'ai jamais pensé "fonder" quoi que ce soit, mais je considère que le génie du mouvement que j'ai vu naître consiste dans le sentiment qu'il est urgent de proclamer la nécessité de revenir aux aspects élémentaires du christianisme, c'est-à-dire la passion pour le fait chrétien comme tel dans ses éléments originaux, un point c'est tout » (L. Giussani, « Lettre à Jean Paul II, 26 janvier 2004 », *français. clonline.org*).

10 L. Giussani, *Pourquoi l'Église*, Cerf, Paris 2012, p. 96.

11 J. Carrón, *La beauté désarmée*, op. cit., p. 108.

Dialogue et jugement culturel

Je voudrais m'arrêter un peu plus longuement sur ce second point. Le texte de *La beauté désarmée* poursuit : « Une personnalité comme celle que nous avons décrite ne s'effraye pas de devoir vivre dans le pluralisme culturel actuel, et elle se sent d'autant moins opprimée par les prétentions ou les lamentations. C'est précisément dans ce contexte de crise de l'humain, de mystérieuse léthargie et d'ennui insurmontable que la foi chrétienne peut révéler tout son intérêt pour l'homme. Cela se fera si nous savons communiquer, à travers une expérience, que la foi rend la vie plus humaine, plus intense, plus digne d'être vécue ».¹²

À cet égard, l'épisode de saint Paul face à l'Aréopage est éclairant. En effet, le livre des *Actes des Apôtres* nous présente Paul dans la ville d'Athènes qui dialogue avec tous ceux qu'il rencontre, au point d'être amené devant le tribunal de l'Aréopage. Dans son discours, Paul s'inspire de ce qu'il a observé en ville ("pluralisme culturel") : une statue dédiée au *Dieu inconnu*. Il ne se scandalise pas de l'évidente idolâtrie de ses interlocuteurs, mais prend au sérieux leur désir religieux qui se manifeste aussi à travers elle. Mais ici, attention : dans quel sens le prend-il au sérieux ? Paul transforme ce qui voulait n'être qu'une simple protection contre la possibilité d'une offense envers une divinité quelconque demeurée exclue du Panthéon en la possibilité d'annoncer aux Athéniens « ce que vous vénérez sans le connaître ».¹³ En d'autres termes, Paul donne un sens nouveau et plus vrai à ce qu'il rencontre dans la religiosité des Athéniens : il ne craint pas d'entrer en dialogue avec eux, de les écouter, et en même temps, il n'hésite pas à leur annoncer ce qu'ils ne connaissent pas encore, et qui est pourtant capable d'expliquer de façon plus exhaustive à eux-mêmes qui ils sont.

Une phrase du pape François, exprime bien la condition pour un tel dialogue : « La renaissance d'un dialogue passe souvent non pas par des mots, mais par le silence, ne pas rester sur ses positions, recommencer avec patience à écouter l'autre, à écouter ses efforts, ce qu'il porte en lui. La guérison du cœur commence par l'écoute ».¹⁴ Donc, une culture nouvelle authentique demande toujours une écoute sérieuse des questions, des provocations et des défis toujours nouveaux que la mentalité dominante pose à l'Église. Ceci me semble un trait incomparable de notre charisme : se laisser toucher, blesser par ces questions, avoir le goût de se laisser provoquer et interroger par elles sans se soustraire à la confrontation au nom d'un intérêt soi-disant "plus élevé". Par conséquent, la provocation liée aux questions nouvelles et inédites que le monde

¹² *Ibidem*, p. 108.

¹³ Ac 17,23.

¹⁴ François, *Angélus*, 5 septembre 2021.

met en face de nous, si nous nous mettons humblement à leur écoute, peut paradoxalement nous ouvrir à une découverte plus profonde de la vérité contenue en Christ et dans le charisme. En réussissant à affronter, et peut-être à clarifier également, des points – sur de nombreuses questions – que Giussani, ou l'Église elle-même, n'ont pas encore explicitement clarifiés. Giussani a été le premier à le faire. Mais, de la même manière, si Giussani, pour donner un exemple, n'a pas eu à aborder les questions que la révolution anthropologique en cours nous pose aujourd'hui, cela ne veut pas dire que, puisque lui ne les a pas affrontées, alors, elles doivent nécessairement être considérées comme négligeables.

Le pape Benoît XVI, lors de sa conférence au Collège des Bernardins, explique la raison profonde du comportement de saint Paul : « Les chrétiens de l'Église naissante ne considéraient pas leur annonce missionnaire comme une propagande qui devait servir à augmenter l'importance de leur groupe, mais comme une nécessité intrinsèque qui dérivait de la nature de leur foi. Le Dieu en qui ils croyaient était le Dieu de tous, le Dieu Un et Vrai qui s'était fait connaître au cours de l'histoire d'Israël et, finalement, à travers son Fils, apportant ainsi la réponse qui concernait tous les hommes et, qu'au plus profond d'eux-mêmes, tous attendent. L'universalité de Dieu et l'universalité de la raison ouverte à Lui constituaient pour eux la motivation et, à la fois, le devoir de l'annonce. Pour eux, la foi ne dépendait pas des habitudes culturelles, qui sont diverses selon les peuples, mais relevait du domaine de la vérité qui concerne, de manière égale, tous les hommes ».¹⁵

De la part de certains chrétiens, le dialogue et le jugement culturel sont parfois perçus comme une tentative de prosélytisme, d'activisme et de "bataille sur les valeurs", idéologique et clivante : en résumé, d'intégrisme. Pour eux, la seule forme d'annonce de la foi serait l'attrait face à la vie chrétienne personnelle. Cependant, à mon avis, ce dernier concept a couru le risque d'une ambiguïté, même entre nous. S'il est vrai, comme on l'a dit, que l'attraction est le premier facteur en jeu, il est également vrai qu'il ne peut être confondu avec le fait de *plaire au monde* et de ne pas vouloir heurter sa susceptibilité. Ceci ne peut pas être le critère d'action du chrétien.

Pour aller plus loin, je cite un autre passage de *La beauté désarmée* : « Pour comprendre le type de présence nécessaire pour témoigner du Christ aujourd'hui, il peut être utile de rappeler une observation. Lorsque nous devons défendre quelque chose dans un contexte polémique, souvent, pour rendre notre réponse plus incisive, nous acceptons presque inconsciemment la manière de poser la question établie par l'autre. Ainsi,

15 Benoît XVI, *Rencontre avec le monde de la culture au Collège des Bernardins*, Paris, 12 septembre 2008.

notre position est déterminée par son opposé ; elle est réactive, au lieu d'être originelle, c'est-à-dire de découler de notre expérience de foi. Cela conduit à réduire à nouveau le christianisme ou son témoignage à la simple reposition d'une doctrine, de certaines valeurs ou d'une éthique ». ¹⁶

C'est un passage qui demande à être compris de manière adéquate. Le jugement qu'il contient est sans aucun doute vrai là où le témoignage est réduit à la *seule* reposition d'une doctrine ; il devient en revanche problématique lorsqu'il est interprété de manière absolutiste et unilatérale, arrivant presque à la théorisation d'un désintérêt, voire d'un mépris pour la doctrine, pour les valeurs et toute préoccupation éthique, sans se poser une question sérieuse sur les implications éducatives de cette position. Dans la mesure où cela est arrivé, même entre nous, cela a progressivement conduit à une fragilité du jugement personnel sur de nombreux aspects très concrets de la vie. Pensons, par exemple, à certaines questions que nous avons commencé à traiter dans les derniers numéros de *Tracce* : de l'affectivité à la morale, jusqu'aux questions dites éthiques, aujourd'hui encore très débattues, comme la défense de la vie depuis sa conception jusqu'à sa fin. On est souvent fragile sur les raisons car on est fragile sur le jugement culturel qu'une foi réellement vécue engendre. Et le jugement culturel a, bien sûr, inévitablement, un caractère personnel (le risque et la créativité personnels sont fondamentaux), mais s'il n'a pas comme origine l'expérience d'une vie de communion, et qu'il n'assume donc pas la forme d'un jugement de communion – c'est-à-dire qui « exprime une vie de communion vécue » ¹⁷ –, une culture nouvelle ne naît pas, une culture réellement chrétienne, à proposer au monde. En fait, finalement, c'est nous qui sommes les premiers à nous perdre. Giussani écrit dans *Engendrer des traces* : « Si nous réfléchissons à notre expérience, nous nous apercevons au contraire que souvent prévaut un égocentrisme qui choisit par lui-même les facteurs constitutifs de l'Événement auquel nous prétendons appartenir et qui ne naît pas de nous : en lieu et place de l'obéissance, s'impose l'affirmation de ce que nous pensons. C'est une non-mortification de notre orgueil, c'est le péché originel qui introduit, dans la simplicité de l'origine, dans la simplicité du créé, des corps étrangers induits par d'autres facteurs mais que nous finissons par assumer ». ¹⁸

Concernant cet aspect, il ne me semble pas inutile de noter que si les valeurs issues du christianisme sont, depuis deux millénaires, des facteurs fondateurs de notre civilisation, il est évident que leur force réside dans le caractère absolument raisonnable de

16 J. Carrón, *La beauté désarmée*, op. cit., p. 109.

17 L. Giussani, « Sul giudizio comunione [sur le jugement de communion] », *Tracce*, n. 6/2001, p. 103.

18 L. Giussani – S. Alberto – J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Parole et Silence, 2019, p. 191.

la façon dont l'événement du Christ et de son Église répondent au désir du cœur de l'homme à toute époque et en tout lieu. Nous ne devons pas perdre, pardonnez le jeu de mots, les raisons de ce caractère raisonnable. Il ne s'agit pas de défendre de manière stérile des valeurs abstraites, mais d'une nécessaire et continuelle reposition et ré-actualisation des fondements d'une identité, qui a comme source le visage du Christ ressuscité présent dans l'histoire. En ce sens, il est nécessaire de renouveler continuellement la transmission de la tradition. Nous nous souvenons tous comment, face à la situation de l'Église en Italie dans les années cinquante, don Giussani concluait qu'« une tradition, ou en général une expérience humaine, ne peuvent défier l'histoire, ne peuvent s'opposer au temps qui passe, si elles ne parviennent pas à à trouver des moyens d'expression et de communication qui aient une valeur culturelle ».19 Par la suite, il est revenu très souvent et de multiples façons sur cette question.20

Certes, la dimension culturelle de l'annonce chrétienne n'est pas exempte de risques et peut – comme dans le cas de Paul à l'Aréopage – susciter de la dérision, ou même des réactions très hostiles, jusqu'à la persécution et au martyre. Si nous revenons encore une fois à l'expérience des premiers chrétiens, nous constatons que ceux qui suivaient Jésus étaient détestés, non pas tant et pas seulement parce qu'ils étaient perçus comme *différents* des autres, mais parce qu'au lieu de cultiver leur identité isolément des autres (dans une forme d'automarginalisation), ils vivaient dans la société en soulevant des questions et en formulant des jugements sur celle-ci et sur ce qui s'y produisait. De cette manière, les chrétiens n'entraient pas en relation avec le prochain en disant simplement « tu as tort, nous avons raison », mais en montrant qu'ils possédaient une clé d'interprétation de la réalité plus à même d'en saisir tous les facteurs et qui remettait en cause celle de leurs interlocuteurs.

19 L. Giussani, *Le mouvement Communion et Libération (1954–1986). Conversations avec Robi Ronza*, Arthème Fayard, Paris 1988, p. 12.

20 Par exemple, encore dans la rencontre déjà citée avec GS en 1979, don Giussani fait remarquer : « J'ai dit [au Pape] que pour nous la culture est une conscience critique et systématique d'une expérience de vie. Une conscience critique, donc consciente des raisons, et systématique, non partielle, d'une expérience de vie. Là est la question : si la foi devient l'expérience de la vie, alors la foi contrattaque avec une culture nouvelle, alors la foi devient la suggestion d'un travail fascinant pour une perception, une conception et une façon nouvelle d'affronter la vie et le monde ; pour une anthropologie, une conception de l'homme, un sentiment de l'homme, pour une conception de l'histoire et pour une conception cosmique différente » (FCL, *Documentation audiovisuelle*, Rencontre de GS avec don Giussani, Milan, 22 février 1979).

Le martyr

Dans la troisième partie des *Actes des Apôtres*, Luc nous propose la dimension de martyr de l'annonce chrétienne. Ce n'est pas forcément le moment de l'approfondir, mais il est important de noter que plaçant, par la force des choses, ces trois dimensions dans l'ordre chronologique, Luc veut nous préserver de la tentation d'absolutiser l'une au détriment des autres.

Aujourd'hui, nous nous trouvons sans conteste dans un climat culturel différent par rapport à l'époque où les *Actes des Apôtres ont été écrits*. Nous vivons dans un temps "postchrétien", tel qu'il a été défini, caractérisé par un fort relativisme, et imprégné par la mentalité du "politiquement correct", où la simple expression de "jugement culturel" peut apparaître comme une source de division et de non-respect de la liberté d'autrui. Comment pouvons-nous aujourd'hui être les interlocuteurs d'une société qui n'est plus chrétienne, tout en maintenant le respect juste et sacré envers la liberté d'autrui, et en même temps, sans diluer et diminuer la portée de l'annonce et de la prétention chrétienne en un relativisme creux ? Aujourd'hui, rien ne semble résister, rien ne semble être stable, il n'y a plus de certitudes, disions-nous, mais on théorise même que c'est juste qu'il en soit ainsi. Les paroles que Jésus adresse aux Apôtres, « vous êtes le sel de la terre [...]. Vous êtes la lumière du monde »,²¹ acquièrent pour nous le sens et le poids d'une responsabilité énorme face au monde. C'est-à-dire que nous sommes invités, nous en premier, à nous tourner vers ce – ou mieux, vers Celui – qui seul est essentiel et permanent.

Les conséquences d'une conception

À ce stade, je voudrais tenter de tirer certaines conséquences de ce que nous nous sommes dit pour nous aider à porter un jugement sur notre situation actuelle et sur les pas que nous avons faits, que nous sommes en train de faire et que nous devons faire. Un premier élément que l'on distingue, à mon avis, en regardant les facteurs qui nous sont extérieurs, est celui-ci : il n'est pas vrai qu'il n'y a plus d'idéologies aujourd'hui ; elles existent, mais elles ont changé. Ainsi, l'idéologie de l'opposition a certainement été remplacée par l'idéologie du dialogue, où le dialogue n'est plus l'instrument pour entrer en relation avec l'autre, comme le soutient continuellement le pape François, mais est devenu le but ultime en soi : "dialoguer pour dialoguer", qui élimine la possibilité d'atteindre une vérité vers laquelle – c'est clair – on est toujours humblement en

²¹ Mt 5,13-14.

chemin. Et l'idéologie du dialogue devient l'idéologie de l'équilibre. C'est ce que Benoît XVI avait prophétisé : la *dictature du relativisme*. Le problème nous concerne profondément, comme il concerne tout le monde : c'est un problème qui concerne l'Église et donc nous aussi. Il concerne l'époque dans laquelle nous vivons.

Quelle vérité avons-nous à proposer ? Je n'ai pas d'autre réponse que celle-ci : le Christ et la nouveauté qu'Il introduit dans la vie de celui qui Le reconnaît et L'accueille. « Lorsqu'une telle Présence [la présence du Christ] intervient dans tous les rapports de la vie, lorsque tous ces rapports y sont "suspendus", lorsqu'ils sont sauvés, jugés, coordonnés, évalués, utilisés à la lumière de cette Présence, alors s'établit la culture nouvelle. Celle-ci naît par conséquent de la position que l'on assume envers une telle Présence exceptionnelle et décisive pour la vie. Par conséquent, saint Paul dit : "C'est là le culte spirituel que vous avez à rendre", c'est votre culture, le point de vue nouveau à partir duquel regarder le monde, la réalité entière. Lorsque quelqu'un a un regard d'enfant envers cette Présence, qu'il soit adulte ou petit (il suffit que l'œil soit dépouillé des "mais" et des "si" et soit chargé de la demande qui nourrit le cœur), alors il pénètre les rapports, proches ou lointains, avec une lumière qui n'est commune à personne, excepté celui qui a la même position envers le Christ, envers le Dieu fait Homme, le Verbe fait chair ».²²

Nous acquérons une certitude de jugement dans la mesure où nous nous aidons à nous identifier avec le Christ et Son corps historique qu'est l'Église. Nous n'avons pas d'autre vérité pour nous-mêmes ! En tant que chrétiens, nous sommes prêts à le suivre jusqu'à la croix, jusqu'au chemin que le Christ, dans l'obéissance et l'unité avec le Père, a voulu et dû parcourir. Et c'est certainement cela qui l'a rendu gênant, et nous aussi nous sommes gênants, nous serons toujours gênants, nous serons toujours *sans patrie*, tant que nous sommes *du* Christ et *avec* le Christ. Notre idéal de présence ne consiste pas à ne prendre parti ni avec les uns, ni avec les autres, comme si nous nous sentions au-dessus de la mêlée : notre idéal est d'exister *pour* le Christ, ce qui signifie exactement le contraire, c'est-à-dire nous jeter dans la mêlée avec un jugement qui n'est déterminé que par la relation avec le Christ, vécue dans la communauté chrétienne.

Pourquoi est-ce que je dis que tout cela nous concerne de près ? Car à mon avis, c'est dans les conséquences que l'on constate un changement de conception. La manière de vivre, d'être, les jugements que nous portons sur les choses concrètes de la vie, les rapports, la morale, les jugements que nous donnons ou que nous ne donnons pas, etc. : ce sont autant de conséquences d'une conception. L'absence de jugement

22 L. Giussani – S. Alberto – J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 189.

sur les choses concrètes risque d'introduire quelque chose de différent par rapport à l'origine. Je m'explique : la chute, l'immoralité comme chute, celle-ci entre toujours en ligne de compte (nous sommes pécheurs !) et on la reconnaît, on est pardonné, on se relève et on repart. Le problème survient quand elle est justifiée, quand justement la conception change en nous, quand un jugement différent entre en jeu. Et je le dis car ce risque je le vois aussi parmi nous aujourd'hui. Nous croyons certainement que la vérité existe et qu'on peut la rencontrer, que Jésus vit au milieu de nous, non pas comme une définition mais comme une présence. Mais dire que c'est une présence a concrètement certaines implications importantes.

La communauté chrétienne en dialogue avec la modernité

Première implication : dans la rencontre et le dialogue avec la modernité, il y a la reconnaissance d'une *diversité*. Je crois qu'un risque que nous pouvons avoir encouru a été celui de penser que la diversité que nous portons se mesure par la capacité de susciter un "étonnement positif" chez l'autre qui nous rencontre. Comme si la vérification du fait que la foi résiste dépendait du consensus qu'elle est capable de générer. Certes, si cela se produit tant mieux, mais ce n'est pas dit ! Cela pourrait être exactement le contraire. Proposer le Christ va en effet toujours de pair avec proposer la vérité sur l'homme, introduite par l'expérience chrétienne. Celle-ci devrait être une préoccupation du chrétien qui passe avant la préoccupation que l'autre nous approuve, qu'il soit immédiatement d'accord avec nous. Du reste, pour Jésus lui-même, il en a été ainsi : ce qui guidait l'urgence de Son jugement était sa relation avec le Père et le regard sur l'homme qui en découlait, et non la reconnaissance qu'il pouvait avoir de la part des hommes. Il fut aussi une présence très gênante, détestée. « Si le monde a de la haine contre vous, sachez qu'il en a eu d'abord contre moi ».²³ La question est : quel est le critère, c'est-à-dire le paramètre pour vérifier si la foi résiste ?

À ce propos, j'ouvre une autre parenthèse qui est une conséquence ultérieure. On disait qu'il faut une certitude sur ce que l'on est, sur sa propre identité. En quoi consistons-nous ? « Identité signifie appartenance. Il ne peut y avoir d'identité sans appartenance. Si je veux savoir qui je suis, je dois me poser la question : "À qui est-ce que j'appartiens ?" ».²⁴

²³ Jn 15,18.

²⁴ François, *Audience avec les professeurs et les étudiants de l'Institut Saint Charles de Milan*, 6 avril 2019.

Combien de fois nous sommes-nous entendu dire par don Giussani que la consistance de notre personne, de notre visage, est dans l'appartenance à Dieu, au Christ, découverte et vécue à travers l'appartenance à l'Église, au mouvement, c'est-à-dire à la compagnie dans laquelle le Christ nous a mis et avec laquelle il nous fait cheminer ! C'est cette appartenance qui est le contenu d'une nouvelle conscience de soi, qui est donc immergée dans une histoire, qui se réveille et se développe grâce à une histoire. Et celui qui vit cette conscience de soi investit – j'aurais envie de dire, de façon inévitable – avec un jugement nouveau et une action nouvelle tout ce qu'il rencontre, dans une profonde unité avec ceux avec lesquels il est appelé. C'est un point décisif. Parce que l'incidence culturelle part de là, elle se nourrit de cela. Lorsque ce n'est pas le cas, en effet, face aux problèmes que pose l'environnement, face aux pressions de la mentalité dominante ou aux réalités qui nous mettent en difficulté, on tombe dans la tentation de restreindre les termes de notre expérience et de penser, qu'au fond, la seule question importante est – dans un sens différent de celui que nous avons rappelé – la "conscience de soi", sa propre position "personnelle" : on s'exonère du risque d'un jugement culturel et d'une présence dans le monde, en réduisant finalement le contenu de la conscience de soi et en affaiblissant la vérification même de la foi. Je dois dire que, dans une certaine mesure, ceci s'est aussi produit parmi nous dans les années passées. Il m'est arrivé très souvent de voir jouer sur le rappel à la conscience de soi – prise dans un sens restreint – par opposition avec le jugement culturel ou avec la présence. Il s'agit là d'un appauvrissement.

L'horizon des problèmes que pose la vie ne peut être réduit à notre espace clos personnel. Également parce que souvent les défis qui nous touchent personnellement font partie d'un horizon environnemental et culturel vaste et complexe, auquel nous ne pouvons faire front de façon solitaire. Comment l'appartenance à l'Église a-t-elle une incidence sur la manière d'affronter ces défis ? Si elle n'a plus aucune incidence, une telle appartenance risque de demeurer abstraite. De cette façon, chacun suit son chemin, et on est ensemble uniquement pour se reconforter de façon sentimentale, par acceptation réciproque, par reconnaissance réciproque qui ne tient pas avec le temps. Ce n'est pas cela que nous a proposé don Giussani : « Que veut dire une vie de communion vécue ? Une vie passée ensemble pour vivre la mémoire du Christ. Car c'est dans la fraternité, c'est dans la compagnie fraternelle que la présence du Christ est plus pédagogique, qu'elle se communique de manière pédagogiquement plus grande, et qu'elle est assimilée de façon plus vivante et sûre. Si la communion fraternelle est vécue, alors on peut parler aussi de jugement véritablement commun ; mais, dans la mesure où l'on ne fait pas l'effort de vivre la vie de communion, le jugement commun sera le lieu de la prétention

où nous prétendrions faire passer notre point de vue ». ²⁵ Selon ma façon de voir les choses, cela interroge beaucoup notre idée de présence, également culturelle.

La deuxième implication – la première implication est la reconnaissance d'une diversité – est la présence en tant qu'*amitié*. Je vous lis ce que dit Giussani, et qui me semble très significatif par rapport à son attachement à Leopardi, sachant bien l'importance décisive qu'il a eu pour lui et pour toute l'histoire du mouvement : « Quand je lisais Leopardi en quatrième – je l'ai lu pendant tout le mois de mai, en cessant tout travail scolaire ! –, Leopardi n'était pas un ami. Il représentait beaucoup mieux que je n'aurais su le faire ce que je ressentais, mais ce n'était pas un ami : c'était une autorité extatique, en dehors de moi. Lorsque j'ai commencé à comprendre certaines choses en seconde, alors Leopardi m'instruisait : il me donnait les raisons de sa mélancolie et je découvrais à partir de ces raisons que ce n'était pas juste, que les raisons n'étaient pas exactes ; il était ainsi car lui, il oubliait certaines choses. J'aurais donc dû être en désaccord avec lui ; non seulement je n'étais pas en désaccord, mais cela me faisait de la peine et il devenait un ami : il est devenu ami. Quelqu'un devient un ami dans la mesure où on l'intériorise, c'est-à-dire qu'on comprend les raisons pour lesquelles il nous représente. Quand on commence à comprendre les raisons et que l'on commence à être critiques envers elles – c'est-à-dire à mieux les comprendre, ou bien à en comprendre les limites –, alors cette autorité commence à devenir amie ». ²⁶

Alors, c'est dans ce sens que la présence offre à l'autre une amitié. Il ne s'agit pas de s'écraser face à l'autre, d'éliminer la diversité, pour pouvoir le rencontrer. Au fond, Jésus-Christ voulait les appeler tous à lui, il n'avait pas le problème de séparer les bons et les méchants ; ils étaient tous siens. Et moi, nous, nous existons avec comme vocation celle de les appeler tous à Lui. C'est la raison pour laquelle la critique va de pair avec la proposition d'une amitié.

Tradition et jugement de communion

Deux dernières implications rapides : la première est sur la tradition. Très bientôt, la Fraternité publiera avec Rizzoli un nouveau livre inédit de Giussani reprenant ses interventions pour la période 1968-1970. Dans ces textes, don Giussani dit que le temps est venu – il le disait déjà alors – où il ne suffit plus de présenter à nouveau ou de représenter la tradition. Ce qui ne signifie pas cependant que la tradition est aujourd'hui

²⁵ L. Giussani, «Sul giudizio comunionale», op. cit., p. 103.

²⁶ L. Giussani, «Tu» (o dell'amicizia) [« Toi » (ou de l'amitié), ndt], BUR, Milano 1997, pp. 35-36.

dépassée. En effet, Giussani ne s'arrête pas là, et il dit dans *Le risque éducatif* : « Le passé ne peut être proposé [...] que s'il est communiqué *dans un vécu présent* ». ²⁷

La tradition ne perd pas de son importance, au contraire, elle continue à plus forte raison d'être importante, mais elle ne peut plus être considérée comme allant de soi. C'est pourquoi elle nécessite un plus grand travail de valorisation à la lumière des nouvelles questions que pose la modernité. En ce sens, je ressens l'urgence que nous nous interrogeons sur ce que signifie aujourd'hui de reposer concrètement la tradition dans le présent. C'est une invitation que Giussani a faite dès le début et que je propose à nouveau aujourd'hui : de quels outils avons-nous besoin ?

Dernier point : le jugement de communion. Comme je l'ai déjà dit, il faut d'abord écouter. Je crois que s'il y a une chose dans laquelle nous péchons parfois, c'est une certaine présomption d'arriver immédiatement à un jugement sans connaître les choses. Au contraire, l'écoute est importante précisément parce que c'est d'elle que naît la nécessité, le désir d'un jugement vraiment de communion. Jugement qui est peut-être ensuite explicité par une voix, pas nécessairement toujours la même, qui dit comment nous voyons les choses. Au fond, qu'est-ce que le jugement ? C'est dire ce que nous voyons quand nous regardons les choses. Mais deux personnes qui regardent la même chose peuvent voir deux choses différentes. La valeur d'un jugement est donc, d'un côté, d'encourager une opposition positive, une proposition raisonnable par rapport au courant dominant et, d'un autre côté, d'apporter aussi un soutien à ceux, nombreux, qui ressentent intimement un malaise face au courant dominant, mais qui ne savent pas en donner les raisons, et qui ont donc besoin d'une amitié à laquelle s'attacher pour pouvoir vivre correctement leur rapport avec la vérité. Il y a donc une valeur éducative fondamentale dans le jugement de communion : aussi approximatif qu'il puisse être, il déclenche un travail, un mouvement et donc une présence.

Je crois que votre expressivité, en tant que centres culturels, peut être générée par ce jugement si vous vivez vous-mêmes une appartenance loyale au mouvement. C'est pourquoi je termine par une citation de Giussani tirée de *Certi di alcune grandi cose* [*Certains de quelques grandes choses*], qui peut fournir une réflexion supplémentaire, en plus de ce qui a été dit, pour le moment d'assemblée que nous allons faire maintenant : « La source de la culture est [...] l'expérience d'une compagnie vécue, c'est l'expérience

27 L. Giussani, *Le risque éducatif*, Nouvelle Cité, Bruyères-le-Châtel 2006, p. 9.

de vie vécue. Je voulais simplement observer que la passion pour la vérité, dont nous comprenons tous qu'elle est le ressort pour un développement culturel, pour l'aventure de la culture, n'est rien d'autre que la passion pour le fait du Christ, et c'est donc la passion pour notre compagnie, pour l'événement de notre compagnie, pour l'événement de la compagnie de notre mouvement, qui est notre modalité pour vivre le grand événement de la grande compagnie de l'Église du Christ. Autrement, il peut même y avoir une culture, mais ce n'est pas une culture chrétienne ».²⁸

28 L. Giussani, *Certi di alcune grandi cose (1979-1981)*, BUR, Milano 2007, p. 260.